



JULLIEN Clémence, 2019, *Du bidonville à l'hôpital. Anthropologie de la santé de la reproduction au Rajasthan (Inde)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Le (bien) commun », 396 p., bibliogr., fig., cartes, gloss.

La monographie de Clémence Jullien, chargée de recherches au CNRS, analyse les politiques de santé de la reproduction au Rajasthan, l'un des quatre États indiens considérés comme en retard du point de vue démographique (p. 20). L'auteur interroge la mise en place, les effets et les éventuels paradoxes des politiques indiennes pour une maternité sans risques, débutées dans les années 2000 (p. 18). En effet, un système de primes financières et la gratuité des soins ont permis, en l'espace d'une décennie, de doubler le nombre d'accouchements à l'hôpital. Jullien part du constat que la santé de la reproduction se révèle un prisme pour étudier la construction des rapports sociaux de classe, de caste et de sexe en Inde contemporaine (p. 32). De ce fait, l'ouvrage souhaite mettre en évidence comment les mesures envisagées par l'État et les normes véhiculées dans les programmes de santé affectent les femmes dans l'expérience de leur maternité, mais aussi dans leur rapport à leur corps, la gestion de leur fertilité et leur conception de la famille (p. 18).

L'enquête se déroule dans la ville de Jaipur et repose sur une ethnographie double : d'une part, dans des bidonvilles où une ONG œuvre à la maternité sans risque ; d'autre part, dans l'un des principaux hôpitaux publics d'obstétrique de la ville (p. 21). Avec la volonté de relier l'ethnographie à une dimension historique, l'auteur part de la période coloniale pour présenter l'évolution des enjeux des politiques de biomédicalisation de la santé materno-infantile. L'ouvrage suit une organisation linéaire d'un point de vue spatial (du bidonville à l'hôpital) et temporel (de la grossesse à la stérilisation, en passant par l'accouchement), en analysant les relations entre différents acteurs (femmes, familles, membres des ONG, personnel hospitalier, autorités indiennes).

Les sept chapitres présentent minutieusement le cadre de vie des femmes dans trois bidonvilles, les difficultés qu'elles rencontrent au long de leur vie reproductive et les discriminations subies à l'hôpital à cause de leur caste, de leur religion, de leur classe sociale ou de leur analphabétisme. L'hostilité du secteur hospitalier se manifeste d'abord par une stigmatisation des patientes et leur punition (jeux sur le rapport à la douleur, désinvestissement plus ou moins feint, actes physiques) (p. 199). Elle est également matérialisée dans la configuration spatiale de l'hôpital qui, avec son aménagement, constitue un obstacle de taille à l'accès aux soins. Outre la violence structurelle de base, s'ajoutent différents types d'actions fondées sur une relation d'autorité inégale et paternaliste, qui se manifestent par une violence physique, verbale, performative et socio-symbolique (p. 203). En outre, la question de la normativité propre au champ de la santé materno-infantile (préférence envers les garçons, ne pas avoir plus de deux enfants, attendre trois ans entre chaque grossesse, etc.) renforce des formes de discrimination structurelles (p. 352). L'ouvrage de Jullien permet de mettre en évidence que même si les nouvelles politiques de santé de la reproduction ont permis

d'augmenter le taux d'accouchement institutionnalisé, l'hôpital ne semble pas être l'outil de transformation sociale que le gouvernement avait espéré. En effet, l'égalité des chances dans l'accès aux soins obstétricaux n'a pas mené à un *empowerment* des femmes, mais a continué à perpétuer les anciennes rivalités de castes.

Inspiré par l'anthropologie médicale clinique, l'ouvrage s'insère dans la lignée plus politique de l'anthropologie de la santé de la reproduction, mais mobilise d'autres domaines comme l'anthropologie des professions et la démographie. Fondée sur le concept de violence structurelle développé par Paul Farmer (1996) (p. 21), cette monographie permet de décentrer le regard de la dyade mère-enfant, et de mettre en lumière l'articulation des discriminations dans une optique intersectionnelle. Avec une écriture claire et directe, l'autrice arrive à transmettre la complexité des violences dont elle a été témoin. Ses longues visites sur deux terrains d'enquête lui ont permis de cerner le point de vue éminemment féminin des femmes, des employés de l'ONG, mais aussi du personnel médical, en démontrant une grande capacité d'adaptation et de négociation de sa présence sur place. Cette double ethnographie constitue la richesse de cette monographie, et permet la reconstruction de la complexité des relations personnelles et professionnelles, comme des enjeux sociaux et structurels qui peuvent entraver ou faciliter l'accès aux services obstétricaux.

Bien que basée sur l'ethnographie d'un État indien, dont l'autrice démontre une profonde compréhension du tissu social et culturel, cette monographie est une référence indispensable pour les chercheurs d'autres aires géographiques qui s'intéressent à l'anthropologie des hôpitaux ou des professions médicales. L'ouvrage dresse un tableau précis des parcours reproductifs des femmes issues de milieux défavorisés et souligne la complexité des effets d'une biomédicalisation de la naissance, centrée sur l'hôpital, et des politiques de santé avec une approche *top down* dans le but de modifier les conduites de la population.

Références

FARMER, P., 1996, « On Suffering and Structural Violence : A View from Below », *Daedalus*, 125 : 261-283.

Lucia Gentile
Département des sciences politiques et sociales
Université de Trieste, Trieste, Italie.

MATHIEU, Séverine et Enric PORQUERES I GENÉ (dir.), 2022, *Embryon, personne et parenté*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « 54 », 266 p., bibliogr., fig., tabl.

Publié aux Éditions de la Maison des sciences de l'homme, l'ouvrage collectif *Embryon, personne et parenté*, sous la direction de Séverine Mathieu et du regretté Enric Porquieres i Gené, propose un corpus de 13 textes longtemps attendus ; le décès prématuré

de notre collègue ayant repoussé de plusieurs années la parution de ce volume. Celui-ci s'articule autour de deux axes : une première partie expose différentes conceptions de l'embryon à travers le monde et les âges, tandis que la seconde partie regroupe des textes portant spécifiquement sur le traitement des embryons dans le cadre des biotechnologies de la reproduction humaine. Ce recueil ouvre une perspective comparatiste et une historicisation des représentations de l'embryon en tant que proto-personne, non-humain ou quasi-humain, donnant alors à voir, depuis cette place singulière, les systèmes de parenté, les conceptions de la notion de genre et de personne, les représentations du genre humain au sein de l'ordre du vivant. À l'image du séminaire éponyme que Porqueres I Gené animait à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS) à Paris, l'ouvrage *Embryon, personne et parenté* fait dialoguer des aires culturelles et historiques multiples, issus de travaux de chercheurs et chercheuses d'horizons disciplinaires variés (histoire, philosophie, anthropologie, sociologie).

Non seulement la construction de l'ouvrage est particulièrement heuristique, mais de surcroît, elle rend justice à la démarche de Porqueres I Gené qui a toujours eu à cœur de ne pas opérer de clivage entre « *the West and the rest* » (« l'Occident et le reste »), se tenant ainsi à l'écart de l'écueil du sociocentrisme. Anthropologue mais aussi historien, Porqueres i Gené était conscient des dangers que représente le présentisme qui tient l'ici et maintenant pour la mesure de toute chose, raison pour laquelle figurent dans cet ouvrage des analyses de sociétés antiques — qu'il s'agisse du monde grec ou de la pensée vishnouite (courant hindouiste) du XIII^e siècle à nos jours — à côté de contributions portant sur les techniques contemporaines de procréation médicalement assistée. La pluridisciplinarité et la diversité des aires culturelles examinées sont ainsi mises au service d'une réflexion qui embrasse la question du statut de l'embryon, et au-delà, de la façon dont les sociétés donnent sens aux confins de la vie humaine.

Plusieurs contributions retiennent particulièrement l'attention, que ce soit pour l'originalité de leurs objets ou la qualité de la réflexion développée dans certains chapitres. Notamment dans la première partie de l'ouvrage intitulée « La vie prénatale, autrefois et aujourd'hui, ici et ailleurs », l'indianiste Christèle Barois propose une exégèse d'un texte sacré issu de la tradition littéraire puranique et lequel traite de manière extensive des étapes du développement embryonnaire. Cette contribution ouvre en fait à une réflexion fondamentale sur le statut des êtres de chair au sein de la tradition vishnouite : à travers l'objet théologique que constitue l'embryon et ses relations, Barois nous propose une porte d'entrée privilégiée vers cette cosmologie.

Parmi les six autres chapitres de cette première partie, celui de Laurent Dousset sur l'accession au statut de personne dans les sociétés aborigènes du désert de l'ouest australien constitue, lui aussi, un exemple convaincant de la façon dont la mythologie des premiers stades de la vie embryonnaire et pré-embryonnaire agrègent les principaux axes cosmologiques d'une société donnée. En outre, depuis les mythes bassars du Togo (Stephan Dugast) jusqu'aux réactualisations des rites de commémoration des esprits des embryons disparus dans le cas de l'avortement au Japon (Mary Picone), cette première partie offre un panorama éclectique de conceptions de l'embryon — et à travers elles, de celles de la notion de personne et de sa nécessaire inscription dans les systèmes de parenté.

La seconde partie intitulée « Embryon et biotechnologie » s'ouvre avec le chapitre que Porqueres i Gené avait rédigé sous la forme d'un plaidoyer, pour en finir avec le clivage théorique qui consiste à opposer les sociétés dites « occidentales » et « non-occidentales ». Suivant là les pas des anthropologues Jack Goody, Louis Dumont ou encore Janet Carsten, il

a actualisé les discussions théoriques sur le caractère inopérant de cette opposition en prenant comme point d'entrée l'embryon. Ce chapitre est en réalité une invitation à le suivre dans tout un parcours critique de l'anthropologie de la parenté, en particulier autour des travaux de Marilyn Strathern dont il était un lecteur et commentateur particulièrement attentif.

Les travaux des contributrices de la seconde partie sont indéniablement imprégnés de l'apport critique et théorique de Porqueres I Gené, que ce soient ses collègues anthropologues et sociologues (Simone Bateman, Séverine Mathieu, Mary Picone) ou qu'il s'agisse de la génération d'anthropologues qu'il a formée au cours de ses séminaires de l'EHESS (Giulia Colavolpe Severi, Anne-Sophie Giraud, Noémie Merleau-Ponty, Giulia Zanini). Ces chapitres sont le reflet de la dynamique impulsée par Porqueres I Gené au sein des études de parenté en France : pionnier de la réflexion sur la dimension relationnelle du traitement des embryons saisis par la biomédecine, il aura ouvert le champ de l'analyse sur ce que les biotechnologies font à la parenté, et en retour ce que ces techniques disent de la parenté contemporaine.

Malgré toutes les qualités de ce volume, on pourrait néanmoins regretter qu'un texte conclusif n'ait pas figuré à la fin de l'ouvrage. Un tel effort de synthèse aurait permis, après avoir examiné les sociétés éloignées géographiquement et temporellement, d'inscrire encore davantage ce recueil dans la démarche consistant à « retourner à soi le miroir », pour mener un débat en termes communs. Charge alors aux lecteurs et lectrices de s'auto-examiner à l'aune de ce qui aura été compris de ces éclairages multiples, c'est-à-dire de faire par soi-même l'effort final de la comparaison anthropologique et historique.

Hélène Malmanche
Institut national d'études démographiques
UR 14, Santé et droits sexuels et reproductifs
Paris, France

**BIBEAU, Gilles, 2020, *Les Autochtones. La part effacée du Québec*.
Montréal, Mémoire d'encrier, 361 p., illustr., bibliogr.**

Dans cet ouvrage, l'anthropologue Gilles Bibeau aborde la colonisation de l'histoire du Québec et tente de montrer que l'avenir des relations entre Autochtones et Québécois, ainsi que le sens même de la Nation du Québec dépendent intimement de la « réécriture à parts égales » de cette histoire (p. 325). Pour repenser la genèse de l'identité québécoise dans ses liens avec les Premiers Peuples, l'auteur revient ainsi sur les traces des premiers contacts entre les Français et les Autochtones sur le territoire renommé dès lors la « Nouvelle-France ».

Bibeu situe son étude dans le champ de l'ethnohistoire (p. 34), une approche anthropologique qui vise à bousculer l'interprétation qui a structuré, jusqu'ici, le récit national du Québec. Pour mettre en lumière la « situation de contact » entre les sociétés distinctes, une bonne partie de son ouvrage est dédié à lire entre les lignes ou « à rebours » (Bertrand 2011) les archives coloniales. En effet, s'il aspire à faire une histoire « à parts

égales » (p. 11), l'auteur admet lui-même, dès l'introduction de son ouvrage, qu'il existe une importante asymétrie documentaire entre les sources écrites coloniales et européennes, et les sources orales provenant des Premiers Peuples. Pour combler les lacunes et compléter les récits oraux que les conteurs autochtones ont conservé au fil des générations, il recourt à des écrits littéraires d'auteurs issus des Premiers Peuples rédigés à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle. Cette démarche fait en sorte que se parlent et s'enrichissent mutuellement deux univers de pensée, l'un basé sur les récits oraux et les écrits autochtones contemporains et l'autre, sur les écrits des premiers explorateurs et missionnaires français.

Si l'histoire du Québec débute classiquement avec l'arrivée du colonisateur, Bibeau modifie le cadrage historiographique et consacre le deuxième chapitre de son ouvrage au peuplement du territoire par les Premiers Peuples, bien avant l'arrivée des Français. Les autres chapitres se concentrent toutefois sur l'époque de la colonisation française. Bibeau se base alors sur plusieurs textes qui constituent les plus importants monuments littéraires de la Nouvelle-France, lesquels ont fourni un canevas de base qui a inspiré l'historiographie de la fondation de la Nouvelle-France, mais également les représentations des Autochtones qui ont prévalu et prévalent encore largement au Québec (p. 75 ; 112). Entre autres, les *Relations* de missionnaires français comme Paul Le Jeune et les récits des explorateurs Jacques Cartier et Samuel de Champlain sont revisités pour mettre en lumière la manière dont les Français ont perçu et jugé à l'époque les sociétés autochtones. En dialogue avec les récits autochtones, ces récits permettent de mieux comprendre les premières interactions et la nature des relations entre les arrivants en provenance du « Vieux Monde européen » et les habitants du « Nouveau Monde américain ». L'auteur réussit à jeter un éclairage nouveau sur certaines représentations et certains symboles nationaux populaires tels que les saints martyrs canadiens et Kateri Tekakwitha, « la petite sainte iroquoise », en soulignant le manque de décentrement qui affecte toujours l'imaginaire national (p. 226 ; 262). Bibeau (p. 322) s'attarde également au métissage et aux processus de transformation identitaires qui se sont produits à la suite de la rencontre entre colons français et Autochtones, réalités trop souvent occultées dans le récit de l'histoire du Québec et preuves de l'effacement d'une altérité faisant partie de l'identité des Québécois.

Dans le sixième et dernier chapitre avant la conclusion, l'auteur revient sur des événements et éléments marquants de la période contemporaine, comme le *Livre blanc* de Jean Chrétien, la crise de Kanesatake, l'adoption par l'ONU de la *Déclaration sur les droits des peuples autochtones*, etc. L'auteur insiste alors sur l'idée que seule une pensée fondée sur la décolonisation des cartes mentales pourra donner une chance à la réconciliation (p. 307 ; 316).

Si Bibeau, dans son essai, a voulu concentrer son attention sur les premiers contacts et la période couvrant les XVI^e et XVII^e siècles, soit l'époque coloniale française, le lecteur ou la lectrice se met à espérer que l'anthropologue dédiera un autre ouvrage à l'historiographie de la période, allant des années 1760 au milieu du XX^e siècle, qui a vu la Conquête anglaise et l'entrée graduelle du Québec dans la modernité. En effet, il reste une grande part du récit historique national à décoloniser en donnant la place qui leur revient aux Premiers Peuples.

Cet ouvrage résulte d'un travail colossal de lecture et de recherche. Dans son essai, Bibeau fait notamment référence aux travaux de plusieurs anthropologues, incluant ceux de quatre grands piliers de l'anthropologie québécoise consacrée aux peuples autochtones et décédés récemment : Serge Bouchard, José Mailhot, Rémi Savard et Sylvie Vincent. L'auteur souligne comment leur contribution a fait de la place aux voix des Premiers Peuples

en considérant l'oralité comme source historique sérieuse et fiable et en accordant une attention particulière à leurs différents régimes d'historicité. Bibeau (p. 34) montre ainsi que depuis longtemps, plusieurs anthropologues ont activement travaillé à décoloniser, décentrer et rééquilibrer notre vision de l'histoire nationale en travaillant très étroitement avec les membres des Premiers Peuples.

En plus de s'adresser aux anthropologues et aux historiens qui s'intéressent aux enjeux de décolonisation, la lecture de l'ouvrage de Gilles Bibeau s'avère plus que pertinente pour tous les lecteurs et lectrices intéressés par l'histoire du Québec, une histoire décentrée qui rompt avec l'eurocentrisme encore trop souvent prévalant.

Référence

BERTRAND, R., 2011, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident*. Paris, Éditions du Seuil.

Marie-Pierre Thibault
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

CELIS Leila et Martin HÉBERT (dir.), 2020, *Devoir de mémoire. Perspectives sociales et théoriques sur la vérité, la justice et la réconciliation dans les Amériques*. Québec, Presses de l'Université Laval, 232 p., bibliogr.

Cet ouvrage collectif est le résultat des échanges développés dans le cadre du colloque « Perspectives sociales et théoriques sur la vérité, la justice et la réconciliation dans les Amériques », organisé par le Centre de recherche en immigration, ethnicité et citoyenneté (CRIEC) et tenu à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), les 25 et 26 avril 2018. L'ouvrage a été dirigé par Leila Celis, professeure au département de sociologie à l'UQAM et directrice du CRIEC, et Martin Hébert, professeur au département d'anthropologie de l'Université Laval et ancien directeur du Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIERA).

L'objectif principal de l'ouvrage consiste à réaliser « [...] un état des débats concernant les politiques de vérité sur des crimes et violations des droits de la personne commis dans des contextes de violence endémique et systémique » (p. 4). L'ouvrage est divisé en deux parties et aborde différents thèmes et contextes dans les Amériques; la Partie I est consacrée aux cas canadiens et notamment les abus commis dans les pensionnats autochtones ; la Partie II, sur l'Amérique latine porte sur la persistance des discriminations et des violences dans l'ère post-conflits civils.

En partant d'une approche interdisciplinaire, cet ouvrage traite de la question des mémoires sociales post-conflits et des processus de réconciliation dans les Amériques d'une façon assez originale et holistique. Justement, une des forces de ce livre est qu'il compile différents recherches et projets menés non seulement par des anthropologues, des sociologues et des académiciens des sciences sociales, mais aussi par des cinéastes, des défenseurs des droits de la personne, des membres d'organisations de femmes et des militants autochtones. Cette panoplie de points de vue nous permet de concevoir des représentations plus larges sur les mémoires des personnes marginalisées et de mettre de l'avant l'intersectionnalité des violences et des discriminations subies par les groupes subalternes.

À grands traits, les 11 chapitres de cet ouvrage visent à démontrer que les processus de réconciliation et de justice sociale doivent inévitablement prendre en compte les mémoires des personnes ayant subi des violences systémiques. Le maintien et la défense des mémoires des subalternes apparaissent donc comme une condition nécessaire, afin que les sociétés des Amériques puissent aller de l'avant, reformer leurs projets sociaux et politiques, et surpasser la persistance des traits coloniaux dans leurs institutions. De ce fait, plusieurs des articles présentés dans cet ouvrage suggèrent que la lutte pour la justice sociale et la réconciliation ne doit pas uniquement viser à signaler les individus coupables des violences passées, mais aussi à porter attention aux conditions structurelles et aux institutions qui ont facilité l'apparition de ces violences. Ce sont ces mêmes structures et institutions qu'il faut tenter de reconstruire.

Comme mentionné, un élément original de cet ouvrage est qu'il permet de faire dialoguer non seulement des expertises diverses, mais également des contextes différents, notamment entre le Canada (particulièrement le Québec), l'Amérique centrale (Guatemala et Honduras) et l'Amérique du Sud (Colombie, Pérou, Argentine). Dans ces différentes régions, nous observons que même si des Commissions de vérité et de réconciliation (CVR) ont été mises en place afin de promouvoir la démocratisation des institutions et atteindre la paix sociale, les causes profondes et structurelles des injustices sont encore présentes.

Les cinq chapitres portant sur le Canada (et le Québec) démontrent qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire avant d'aboutir à une vraie réconciliation entre les gouvernements (fédéral et provincial) et les communautés autochtones. Bien que les gouvernements priorisent un discours d'ouverture et de volonté de changement, la capacité d'action et de reformation des institutions n'est pas vraiment palpable ; un rééquilibrage des rapports de pouvoir est encore nécessaire. D'autre part, avec les six chapitres sur l'Amérique centrale et le Cône Sud, nous observons que même si plusieurs militants, projets sociaux et organismes non gouvernementaux luttent pour la revendication des mémoires des subalternes et la quête de vérité, les violences persistent encore ; les défenseurs des droits de la personne et de l'environnement sont toujours criminalisés et souvent persécutés. Les institutions étatiques remettent souvent en question leurs voix, ainsi que leurs mémoires des violences subies.

La persistance de ces injustices nous invite donc à continuer les réflexions autour des mémoires des violences passées (et actuelles). Alors que des CVR ont été mises en place dans les dernières décennies, le travail de mémoire persiste, et ce, car les violences s'actualisent à travers les mêmes structures (coloniales) que les sociétés des Amériques n'ont pas réussi à reformer. Enfin, cet ouvrage souligne également l'importance du travail de recherche autour de ces sujets dans des contextes hautement politisés. Si l'académie ne doit pas prétendre se substituer à la parole des subalternes, elle a quand même des contributions à apporter. Nous avons, avant tout, un devoir d'écoute, de compréhension, et de transmission de la parole.

Un effort de liaison entre les chapitres et une révision plus approfondie de ceux-ci auraient permis d'améliorer significativement l'ensemble de cet ouvrage. À titre d'exemple, il est écrit au chapitre six (p. 100) que l'évènement déclencheur du conflit civil au Guatemala, soit le coup d'État contre Jacobo Árbenz Guzmán, a eu lieu en 1956. Or, cet évènement s'est déroulé le 27 juin 1954. L'exactitude historique nous apparaît pourtant un élément crucial lorsque l'on aborde des thématiques liées à la mémoire. Cela dit, nous recommandons fortement cet ouvrage car il propose une façon originale (optique multidisciplinaire et transnationale) d'aborder des thématiques complexes.

Alexi Vicken Kayayan
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

CHARLIER Bernard, Christine GRARD, Frédéric LAUGRAND, Pierre-Joseph LAURENT et Saskia SIMON (dir.), 2020, *Écritures anthropologiques*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Investigations d'anthropologie prospective », n°20, 340 p.

Cet ouvrage collectif porte spécifiquement sur la pratique de l'anthropologie et se présente tel un laboratoire de réflexions autour de débats, questionnements, controverses et pistes de solutions en matière de démarches ethnographiques et d'écritures anthropologiques. Ce recueil de textes regroupe des chercheurs européens, autant d'hommes que de femmes, qui relatent leurs expériences de terrain en Afrique, en Asie, en Amérique du Sud et en Europe. Issu d'un séminaire au Laboratoire d'anthropologie prospective de l'Université Catholique de Louvain (Belgique), cet ouvrage collectif est riche des six dimensions problématiques (composées de deux à trois courts textes chacune) abordées par les auteurs.

De manière classique, la première dimension de ce volume, « Comprendre les interlocuteurs », est consacrée à la relation de terrain. Le chapitre de Bernard Charlier qui traite de l'écriture après la mort d'un interlocuteur, connu lors de sa recherche doctorale en Mongolie, est particulièrement révélateur des dimensions interpersonnelles qui se créent sur le terrain et qui influencent la capacité d'écrire du chercheur.

La seconde dimension, « L'indexicalisation », porte sur ce que l'ethnographe produit (la pré-écriture) : ses carnets de terrain, ses données, ses supports audio et vidéo et à la manière dont il va les appréhender et les interpréter une fois la phase d'écriture amorcée. Le chapitre de Philippe Chanson sur l'écriture photographique qu'il mène en Martinique est notamment très original et révélateur d'une démarche intellectuelle qui vise à réappréhender les outils de l'ethnographe (notes de terrain) en les rendant plus accessibles et d'autant plus utiles à l'analyse des données empiriques. Comme le soulignait Lévi-Strauss (1962 : 490), « l'ethnologie est un tête-à-tête entre un homme et une société » et il a cette obligation

d'enregistrer et de décrire ce qu'il voit lors de ce « tête-à-tête ». Pour Philippe Chanson, cela passe par l'écriture photographique, comme artéfact graphique accessible aux chercheurs de demain.

La troisième dimension, « La déprise de soi », que Charlier et ses collègues ont choisi pour paraphraser Michel Foucault, aborde le choix des terrains « proches » de manière réflexive. Aurore Vermeylen, par ses recherches sur les demandeurs d'asiles, sans-papiers, réfugiés en Belgique, distingue l'envie de « dire » qui ne correspond pas toujours à ce qui est « vu ». Dans ce chapitre, elle pose explicitement ces « nœuds de terrains » comme des pièges de la pensée.

La quatrième dimension, « Les dispositifs », et non la moindre, traite des dispositifs narratifs mobilisés sur le terrain : cartographie, filmographie, modalité d'écoute pour mettre en avant les sensibilités observées et interrogées. Alors que Jean-Frédéric de Hasque explique comment l'utilisation de la caméra en suivant les Lions Club au Bénin l'a aidé à capturer l'invisible, j'ai particulièrement apprécié le chapitre d'Anne-Marie Vuillemont sur les usages de la monographie à travers le prisme des bergers Kazakhs. Elle y explique qu'une monographie donne du sens aux observations et aux perceptions quotidiennes vécues par l'ethnographe parmi les « Autres ». Ce type de format permet ainsi de s'affranchir des raccourcis imposés par les articles scientifiques et offre une alternative, tel un modèle pour le *slow science*.

La cinquième partie, « Interprétations agissantes », complète la précédente en indiquant comment l'écriture anthropologique participe à l'interprétation des données de manière impliquée et/ou engagée. Dans son chapitre « Danser ce que l'on décrit », Pierre Jérémie Piolat nous propose une démarche inédite et captivante où la danse se révèle être un outil d'extraction de données. À travers la danse, il partage la scène et un jeu de corps avec ses interlocuteurs accédant ainsi à leur parcours migratoire jusqu'en Belgique.

Enfin, la sixième partie, « Les écritures dialogiques », évalue les différents rapports de force présents dans l'écriture et évoque la transmission à travers l'écriture tout en réfléchissant à la valeur ajoutée de la pratique et de l'écriture anthropologique afin de rendre compte de la myriade de points de vue en présence. Le chapitre de Jacinthe Mazzocchetti sur la diaspora africaine féminine en Belgique présente les résultats d'une démarche d'écriture collaborative entre la chercheuse et ses interlocutrices (voir aussi l'ouvrage Mazzocchetti et Nyatanyi Biyiha 2016). Ce projet de co-création est également une voie vers la décolonisation des savoirs et des modèles d'écriture anthropologiques.

Nous ne sommes pas en présence d'un ouvrage aussi complexe et avant-gardiste que *Writing Cultures* (Clifford et Marcus 1986) ou des enjeux d'écritures posés par Olivier de Sardan (2000), à leur époque. Toutefois, les auteurs réunis dans *Écritures anthropologiques* réussissent avec brio à nous partager leurs expériences et leurs réflexions riches et variées en revisitant des questionnements fondamentaux de la pratique de l'anthropologie et en suggérant des pistes de solutions. Les enjeux réflexifs de cet ouvrage sont bel et bien assumés et permettent au lecteur de saisir la dimension humaine qu'engage toute recherche qualitative scientifique et ainsi préparer et appréhender de futures recherches consciemment.

Références

- CLIFFORD, J. et G. MARCUS, (dir.), 1986, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography: A School of American Research Advanced Seminar*. University of California Press.
- OLIVIER DE SARDAN, J.P., 2000, « Le “je” méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41, 3 : 417-445.
- LÉVI-STRAUSS, C., 1962, « Entretien avec G. Lapouge », *Le Figaro littéraire* du 2 juin 1962.
- MAZZOCCHETTI, J. et M.P. NYATANYI BIYIHA, (dir.), 2016, *PluriElles. Femmes de la diaspora africaine*, Paris, Karthala (avec les photographies de Vercheval V.).

Camille Thomas
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

CURAT, Hervé, 2020, *La voie des mythes revisitée. Des pilliers de nids de la Guyane aux chasseurs de phoques d'Alaska*. Victoria, Éditions de l'Épaulard, 293 p., illustr., carte.

C'est dans les temps tumultueux, animés et indéterminés du mythe que le linguiste et anthropologue académicien Hervé Curat nous immerge, suivant les parcours des pilliers de nids et des chasseurs de phoques, allant des Guyanes jusqu'à l'Alaska, en passant par la Sierra Nevada de Santa Marta, l'Amérique Centrale, les Rocheuses et les Grandes Plaines nord-américaines. Le livre, une collection diverse de mythes accompagnés d'illustrations d'artistes autochtones canadiens, se livre à une tâche de compilation assez complexe : dévoiler ici et là, dans le riche grenier mythologique des Amériques, les correspondances, les variations et les transmutations de la figure du dénicheur. Alors qu'aux Guyanes celui-ci fait occasionnellement figure de pillier de nids d'oiseaux, dans d'autres mythes d'autres peuples autochtones, celui-ci apparaît comme un dénicheur de crotales, d'ours, de jaguars, de lézards, de pieuvres, voire d'humains et de plantes.

Ce parcours en marelle géographique avec ses permutations s'engage également dans les suites d'une autre voie déjà tracée, celle que l'anthropologue structuraliste Claude Lévi-Strauss a suivi dans ses *Mythologiques*. Ainsi, à l'instar de ce dernier et en comparant les mythes se trouvant souvent à des milliers de kilomètres les uns par rapport aux autres, l'auteur dégage des analogies et des structures sous-jacentes, transversales à la majorité des mythes ayant pour figure principale le mytheme variable du chasseur-pillier de nids. Pourtant, en contraste avec Lévi-Strauss, Curat élargit les analogies de ce héros en diversifiant la ménagerie de fauves et en ajoutant des récits provenant d'autres sources (dont les travaux de Franz Boas, John Swanton, Henry Voth, parmi d'autres).

L'emphase est surtout mise sur les histoires de chasseurs de phoques, puisque celles-ci transposent « au monde marin la saga du dénicheur de perroquets ou de harpies » (p. 211). Ainsi, il emprunte à la méthode structuraliste la cristallisation d'une sorte de charpente sémantique commune à plusieurs regroupements d'histoires, à savoir des prototypes ou des *archimythes* composés d'une grammaire de mythèmes changeants s'agencant les uns avec les autres. Malgré cela, pour l'auteur il ne s'agit pas de viser « aucune vérité générale, d'ordre anthropologique ou littéraire » (p. 3), mais de faire une exploration où la plasticité, l'indétermination et un certain sens du chaos inhérent aux mythes, déjouent toute tentative structuraliste de « faire système » ou d'en dégager des règles précises (p. 281). Paradoxalement, l'auteur se penche sur la construction minutieuse d'archimythes, tâche qui ne demeure à la fin qu'un exercice de correspondances de forme et de sens pour la plupart fortuites.

Si bien que l'on peut dire que l'approche de l'auteur est un structuralisme atténué à la base. S'esquisse ici une critique à un structuralisme savant et dogmatique qui construit à partir d'une sélection convenable de textes non seulement des réseaux complexes de connections et d'analogies, mais aussi des systèmes de sens quasi géométriques. Les mythes, par contre et malgré leurs correspondances, semblent se détacher d'un chaos primordial par une tentative d'expliquer l'instauration d'un ordre naturel, culturel ou cosmique à la base d'un phénomène déterminé. C'est ainsi qu'un récit parintintin explique les couleurs et les formes des oiseaux, un conte zuñi la mortalité des hommes et une histoire des Tinglit de l'Alaska donne la clé mythique de l'origine des épaulards. Les accidents géographiques, le comportement des animaux et la disposition des étoiles dans le ciel s'animent dans cette même logique.

Or la cosmogénèse, ainsi que les brèches, les rapports et les inversions entre nature et culture sont des questions peu traitées en termes théoriques, quoique transversales au passage d'une lecture minutieuse. Ceci offre une double impression : celle d'un certain anachronisme du livre, pouvant être écrit il y a quatre ou cinq décennies, et celle d'être écrit en exergue de l'œuvre de Lévi-Strauss, ne s'attardant que sur des aspects sémantiques et structuraux. En raison de ce traitement, l'ouvrage s'adresse à un lectorat non seulement attiré par les mythologies américaines, mais aussi intéressé à suivre les réverbérations actuelles d'une école de pensée lévi-straussienne tout en maintenant une focale classique. Ainsi, délibérément ou par défaut, Curat soustrait l'ouvrage à des débats et à des approches plus contemporaines en anthropologie, comme le post-structuralisme ou le tournant ontologique. Le tout reste en dehors de l'esprit du temps, rejoignant en quelque sorte l'atemporalité du mythe.

Quoi qu'il en soit, l'écriture demeure assez simple et directe, les récits ont été réadaptés pour une meilleure compréhension malgré les incohérences apparentes du registre mythique et l'auteur invite à lire l'ouvrage comme un produit littéraire, plutôt que comme un corpus de matériel ethnographique précul. Dès lors on peut comprendre *La voie des mythes revisitée* comme une contribution dans ce sens, sans épuiser bien sûr la vaste richesse des temps des métamorphoses dans les Amériques.

Daniel Alberto Restrepo Hernández
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

DUSSART, Françoise et Sylvie POIRIER (dir.), 2021, *Contemporary Indigenous Cosmologies and Pragmatics*. Edmonton, University of Alberta Press, 336 p., cartes, illustr., bibliogr., index.

Cet ouvrage collectif dirigé par Françoise Dussart (Anthropologie, University of Connecticut) et Sylvie Poirier (Anthropologie, Université Laval) propose une série de contributions anthropologiques sur les cosmologies autochtones d'Amérique du Nord (Laugrand, Nepton Hotte et Jérôme), d'Amérique latine (Tassinari, Crépeau, Colpron, Hall, Mackenzie), de Sibérie (Pimenova), de Malte (Rountree) et d'Australie (Vaarzon-Morel). Ces différents cas ethnographiques sont l'occasion pour les auteurs qui forment ce collectif d'aborder des thématiques aussi variées que l'adoption du christianisme, l'actualisation du chamanisme, la place des nouveaux médias, la négociation de la globalisation, la parenté, etc. La question principale qui se pose aux études de cas proposées dans l'ouvrage est de comprendre comment les sociétés autochtones actualisent de façon pragmatique leurs cosmologies, de façon à aborder la rencontre avec d'autres univers de sens, tels que le christianisme et la société coloniale. Il s'agit ainsi d'un ouvrage qui propose d'aborder la complexité et la contemporanéité des cosmologies autochtones à partir de multiples exemples fournis par les ethnographies des différents collaborateurs de Dussart et Poirier.

Les deux directrices n'en sont pas à leur première collaboration et l'on pourra dégager une certaine continuité dans leur travail. Dans l'introduction à un ouvrage collectif antérieur, Dussart et Poirier (2017) s'étaient intéressées aux enchevêtrements (*entanglements*) qu'elles avaient alors définis comme l'ensemble des tensions, des conflits, des compromis et des négociations entre les peuples autochtones et non-autochtones, conçu comme un processus imprévisible, inattendu, invisible et émergent (*Ibid.*, 5-7). Dans la même veine, l'introduction de *Contemporary Indigenous Cosmologies and Pragmatics* propose une intervention théorique bien fouillée sur les cosmologies autochtones. Pour les deux autrices, l'enchevêtrement religieux qui caractérise la contemporanéité des sociétés autochtones « *has become the new normal [...] the goal of this volume is to consider the complex connections among religiosity, politics, activism, and resistance* » (p. 4) [est devenue la nouvelle norme [...] l'objectif de ce volume est d'examiner les liens complexes entre la religiosité, le politique, l'activisme et la résistance]. Dans cette introduction, les autrices proposent leurs propres définitions des concepts qui leurs permettent de mieux saisir ces dynamiques. Dussart et Poirier proposent ainsi de comprendre la notion de cosmologie en tant que:

local theories elaborated by social groups about the origin, composition, and dynamics of the cosmos ; about its spatial and temporal proprieties ; about the beings, objects, and powers that constitute it ; about the nature of the relations between all these "existents" and forms of agencies ; and finally about the place that humans occupy within it. (p. 6) [les théories locales élaborées par des groupes sociaux sur l'origine, la composition et la dynamique du cosmos ; sur ses propriétés spatiales et temporelles ; sur les êtres, les objets et les puissances qui le constituent ; sur la nature des relations entre tous ces « existants » et formes d'agencité ; et enfin sur la place que les humains y occupent.]

Les deux anthropologues font également valoir l'avantage d'appréhender la contemporanéité des cosmologies autochtones en termes de religiosité plutôt qu'en termes de religion. Selon elles, bien que les deux termes aient la même racine étymologique latine (*religare*) qui signifie « relier », la notion de religiosité, contrairement à celle de religion, dénote l'idée de processus. Elles ajoutent que le terme « religiosité »

includes the conceptual, ritual, and experiential dimensions of the cosmological fact. It conveys how the dialogic and dialectic relationships between creativity, knowledge, power, and authority orient Indigenous ways of being and knowing. (p. 8) [comprend les dimensions conceptuelles, rituelles et expérientielles du fait cosmologique. Il transmet comment les relations dialogiques et dialectiques entre la créativité, la connaissance, le pouvoir et l'autorité orientent les manières autochtones d'être et de connaître.]

Dussart et Poirier situent également l'ouvrage collectif qu'elles dirigent dans la lignée des travaux de Stengers (2003) et Latour (1999) sur les cosmopolitiques. Ce faisant, elles mettent de l'avant le caractère politique des cosmologies autochtones ainsi que leurs propensions à ne pas se limiter au domaine humain :

the Indigenous political sphere invites in ancestors and other-than-human agencies with whom humans share a 'common cosmos' and engages them in relations of communication, mediation, and alliances. (p. 12) [la sphère politique autochtone inclut les ancêtres et les actants autres qu'humains avec lesquels les humains partagent un « cosmos commun » et les engage dans des relations de communication, de médiation et d'alliance.]

La collection des contributions proposées dans *Contemporary Indigenous Cosmologies and Pragmatics* amène Dussart et Poirier à émettre un certain nombre de constats théoriques à portée générale. Pour n'en citer que deux, le premier est que « l'ouverture cosmologique » des sociétés autochtones, leurs religiosités enchevêtrées et leur capacité à recadrer et reconfigurer leurs cosmologies et leurs rituels « allow Indigenous peoples to reproduce their worlds and specific identities within the constraints, appetites, and turmoil of a globalized world » (p. 24) [« permet aux peuples autochtones de reproduire leurs mondes et leurs identités spécifiques dans le cadre des contraintes, des appétits et de l'agitation d'un monde globalisé »]

Le second constat est que l'incorporation de l'altérité au sein de leur univers de sens permet d'affirmer des identités particulières et des projets de vies distincts au sein d'un monde globalisé, qui demeure hostile à ce que les autrices nomment le « being-at-home-in-the-world » (p. 25) des sociétés autochtones.

Il est impossible de revenir sur chacune des contributions à cet ouvrage mais mentionnons que *Contemporary Indigenous Cosmologies and Pragmatics* est un ouvrage cohérent qui propose une réelle synergie entre les différents chapitres, ce qui n'est pas toujours le cas pour un ouvrage collectif de ce genre. Il donnera l'occasion aux chercheurs en anthropologie de pousser plus loin leurs réflexions sur la contemporanéité des cosmologies autochtones, notamment à travers une riche diversité et ce, sur le plan à la fois thématique et ethnographique mais aussi théorique. N'importe quel spécialiste ou étudiant qui s'intéresse aux dynamiques religieuses autochtones y trouvera son compte.

Références

- DUSSART, F. et S. POIRIER, 2017 (dir.), *Entangled Territorialities : Negotiating Indigenous Lands in Australia and Canada*. Toronto, University of Toronto Press.
- LATOUR, B., 1999, *Politiques de la nature*. Paris, La Découverte.
- STENGERS, I., 2003, *Cosmopolitique II*. Paris, La Découverte.

Émile Duchesne
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

GAZAGNADOU DIDIER, 2021, *Dialogue with Joseph Needham. From Biochemistry to History of Chinese Science and Technology*. Paris, Éditions Kimé, 115 p., bibliogr.

Joseph Needham, biochimiste et sinologue britannique, a consacré la moitié de sa vie à développer un projet magistral intitulé Science et civilisation en Chine (S.C.C) visant à étudier des découvertes et innovations chinoises, dont beaucoup ont précédé le cours de l'histoire occidentale. Dans cette édition anglaise de son ouvrage *Joseph Needham, un taoïste d'honneur. De l'embryologie à la civilisation chinoise : entretiens avec Didier Gazagnadou* (1991), l'auteur Didier Gazagnadou enregistre ses conversations avec Needham sur sa vie et ses travaux, qui ont eu lieu dans le bureau de ce dernier au Needham Research Institute entre 1988 et 1991. Needham affirme que sa vie est divisée en deux parties : jusqu'en 1937, il passait la plupart de son temps en biologie, biochimie, zoologie et embryologie ; et l'arrivée de trois chercheurs chinois en 1937 l'a amené à s'intéresser à la langue, à la science et à la civilisation chinoises. Gazagnadou soutient, pour sa part, que les différentes réorientations dans la pensée de Needham correspondent à trois tendances : la recherche de nouvelles possibilités créatives ; le goût pour de nouvelles expériences et relations ; et l'activité de réflexion philosophique (p. 15).

L'attitude ouverte et la réflexion incessante font de Needham un « explorateur du monde des idées » qui cherche à découvrir comment les choses diffèrent au lieu d'ériger des cloisons entre les différents champs d'investigation (chap. IV). En tant que socialiste, chrétien et taoïste autoproclamé, Needham essaie toujours de « construire des ponts » entre les éléments et les idées afin de révéler les points d'interaction entre les différences et d'établir des liens entre elles, par exemple entre ses parents, entre la science et la religion, entre la biochimie et la morphologie, et enfin entre la Chine et l'Occident (chap. I). Cet établissement des ponts témoigne du fait que des mondes divergents coexistent et que le rôle de l'anthropologue devrait également être celui d'un médiateur, aidant à comprendre et à réconcilier les conflits entre les différents acteurs du monde. En outre, selon Gazagnadou, l'une des questions soulevées dans les recherches de Needham en biochimie, en embryologie et en sinologie consiste à explorer comment des choses se développent, se stabilisent, et

même disparaissent. Dans cette optique, ce qui intéresse Needham, ce sont les processus et leurs devenir, et comment — plutôt que pourquoi — ces processus ont suivi tel ou tel développement et par quels mécanismes (p. 18). Cet intérêt de recherche coïncide également avec celui des anthropologues, qui tentent de comprendre comment les mondes sociaux se transforment.

Dans son projet S.C.C, Needham a posé deux questions principales, connues sous le nom de « problème de Needham », constituant l'impulsion pour sa conception de S.C.C et faisant partie d'une vaste et complexe énigme historique. La première question consiste à savoir pourquoi, malgré l'avance initialement prise par la Chine pendant les quatorze siècles précédant la Renaissance tant sur le plan économique que dans le domaine scientifique, c'est l'Occident qui a inauguré le passage à la « science moderne ». Et le second problème est qu'entre le II^e siècle avant J.-C. et le VI^e siècle de notre ère, la Chine était beaucoup plus efficace que l'Europe dans l'application de la connaissance du monde naturel à des fins utiles (p. 53). Dans ses dialogues avec Gazagnadou, Needham évoque le déroulement de son œuvre S.C.C, ainsi que le contexte du développement des sciences et des techniques dans la Chine antique et médiévale et sa distinction avec l'Europe (chap. III). Needham souligne que pour tout problème, il est important de s'interroger sur la structure économique et sociale et la situation historique correspondant au problème (p. 78). Il est donc tout à fait conscient des différences entre les voies et les circonstances du développement scientifique en Chine et en Europe. Par exemple, les sciences en Chine servaient principalement à l'État et étaient considérées, dans ce cas, comme orthodoxes par la bureaucratie des fonctionnaires érudits, tandis que celle-ci a fait de la Chine une société homéostatique et cybernétique, ralentissant et parfois inhibant le progrès des sciences et des techniques. De plus, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme ont largement influencé la pensée scientifique chinoise. De fait, il y a davantage de facteurs contribuant aux distinctions entre la Chine et l'Europe, mais par manque d'espace, Needham n'est pas entré dans les détails lors des entretiens.

Dans l'ensemble, ce recueil d'entrevues nous donne un aperçu concret de la vie et de la pensée de Joseph Needham. Il passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Needham et à l'histoire des sciences et des techniques chinoises.

Zhen Qin
Écoles d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

GODELIER Maurice, 2019, *Fondamentaux de la vie sociale*. Paris, CNRS et De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 96 p.

Maurice Godelier est sans conteste l'un des anthropologues français les plus connus. Son œuvre, qui s'appuie sur plusieurs années d'enquête de terrain auprès d'un peuple de Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Baruya, constitue, en effet, un apport majeur à la discipline, au point de l'avoir distingué, en 2001, de la médaille d'or du Centre national de la recherche

française (CNRS), à savoir « la plus prestigieuse récompense scientifique » (p. 3) existante en France. Dans ce court ouvrage, publié au sein d'une collection qui offre la parole aux lauréats et lauréates de cette médaille, Maurice Godelier retrace ainsi son parcours de recherche tout en dressant « une sorte d'inventaire » des « résultats » et « découvertes » qu'il a mis au jour et qui possèdent, selon lui, « un intérêt » à la fois pour l'anthropologie et pour les autres sciences humaines et sociales (p. 5).

Après une introduction (p. 5-10) où il revient sur sa formation et sa double « émigration intellectuelle » (p. 7), de la philosophie à l'économie puis de l'économie à l'anthropologie, Maurice Godelier déploie sa thèse centrale : quel que soit les contextes socioculturels et sociohistoriques dans lesquels ils s'inscrivent, « les rapports sociaux » (p. 11-19) sont structurés par « des invariants » dont l'existence ne s'explique pas « par diffusion d'une société à l'autre » (p. 12) mais par celle d'une « nature humaine » (p. 20-33) qui, sans renvoyer à « une définition close » voire à « une essence », doit plutôt être envisagée « comme une série de préconditions (biologiques, historiques, etc.) permettant à un être humain d'exister » (p. 21). Celles-ci sont plus exactement au nombre de cinq : 1) « un individu n'est jamais à l'origine de lui-même », « il est né d'un homme et d'une femme qui lui ont donné son corps et son sexe » ; 2) « un individu ne survit pendant les premières années de son existence que grâce aux soins d'autres humains, des adultes en général, ceux qui l'ont mis au monde ou qui l'ont adopté » ; 3) « un individu naît toujours à une époque et au sein d'une société qu'il n'a pas choisies » (p. 22) ; 4) « un individu, parce qu'il est doté génétiquement de la capacité d'émettre et de comprendre des signes qui font sens pour lui et les autres, comprend d'abord puis parle ensuite la langue utilisée par ses parents » (p. 23) ; 5) « un individu », enfin, « naît et grandit dans un groupe qu'on appelle habituellement une famille. [...] Il appartient [aussi] à un groupe social (un clan, une caste, une classe sociale) marqué d'un statut plus ou moins positif ou négatif au sein de sa société » (p. 23-24).

Au fil de sa carrière, c'est finalement à la documentation et à l'analyse des invariants associés à des grandes thématiques de l'anthropologie que Maurice Godelier s'est attaché, comme il l'explique dans les quatre sections suivantes : « les systèmes de parenté » (p. 34-55), s'articulant autour de six d'entre eux « la descendance » (p. 38-39), « l'alliance » (p. 39), « l'interdit de l'inceste » (p. 39-41), « la résidence » (p. 41), « une terminologie de parenté » (p. 41-42) et « un ensemble de représentations du processus de fabrication des enfants » (p. 42) ; « le don » (p. 56-60), auquel il est nécessaire de distinguer « des choses que l'on peut donner ; des choses que l'on peut vendre [...] ; et des choses qu'il ne faut ni donner ni vendre [mais] qu'il faut garder pour transmettre » (p. 57) ; « la mort » (p. 61-70), dont la prise en charge possède « trois moments [...] universels » (p. 67) l'attitude à adopter à l'égard du mourant, la gestion du cadavre et le deuil (p. 67-70) ; de même que « l'imaginaire » (p. 71-80), cette « pensée qui se fait image » (p. 71), au sens où l'entendait Sartre, et qui se manifeste au travers de l'imaginé imaginaire et de l'« imaginé qui n'est pas imaginaire » (p. 72).

Au-delà de sa collection, cet ouvrage fait écho à des initiatives similaires laissant des anthropologues se raconter et exposer leurs trajectoires individuelles, tant sur les plans intime qu'intellectuel. On peut penser à cet égard, dans le monde francophone notamment, à la série de vidéos « Les Possédés et leurs mondes », à l'ouvrage collectif *Carrières* (Monjaret 2019) ou encore au balado « Basculement (en anthropologie prospective) ». Le lectorat connaisseur d'anthropologie y verra donc peut-être seulement une porte d'entrée sur l'intimité de ce grand chercheur, n'hésitant pas à livrer des détails personnels de sa vie, allant de la raison tragique qui l'a conduit à travailler auprès des Baruya (p. 8) aux motivations, tel qu'il l'indique en conclusion (p. 81-87), qui l'ont poussé à s'engager récemment pour l'ouverture du mariage et

de l'adoption aux couples homosexuels en France. Le lectorat peu familier avec la discipline, tout en pouvant compléter sa lecture avec un autre ouvrage de l'auteur à destination du grand public (Godelier 2007), y trouvera, par ailleurs, une synthèse claire et courte sur ces « fondamentaux de la vie sociale ».

Références

GODELIER M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris, Albin Michel.

MONJARET A. (dir.), 2019, *Carrières*. Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre.

Nicolas Boissière
Département de sciences des religions
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

MCCARTNEY, L. et GWICH'IN TRIBAL COUNCIL, 2020, *Our Whole Gwich'in Way of Life Has Changed/Gwich'in K'yuu Gwidandàì Tthak Ejuk Gòonlih: Stories from the People of the Land*. Edmonton: University of Alberta Press, 776 p., cartes, illustr., index, bibliogr.

Au cours des 30 dernières années, un des principaux objectifs du Gwich'in Social and Cultural Institute (devenu, en 2016, le Department of Cultural Heritage, sous la direction du Gwich'in Tribal Council) a été de « documenter, préserver et promouvoir les valeurs, les savoirs traditionnels, la langue et la culture gwich'in » (p. 621) [notre traduction]. Sous son impulsion sont nés deux projets d'envergure : celui, d'une part, de documenter la toponymie gwich'in ; et celui, d'autre part, de garantir la sauvegarde de la mémoire des aînés gwich'in dans le but de créer une histoire collective à transmettre aux générations futures. Le résultat du premier de ces deux projets, débuté en 1992, voit son achèvement dans le Gwich'in Place Name Atlas, publié en ligne, en 2015. Quant au deuxième, il se matérialise en un ouvrage imposant, signé par Leslie McCartney, anthropologue et spécialiste de l'histoire orale.

Le matériel nécessaire à la réalisation de cet ouvrage a été collecté sur trois étés (1999, 2000, 2001) auprès des aînés gwich'in (dix-sept femmes et six hommes pour une moyenne d'âge de 81 ans) originaires des quatre communautés gwich'in sises dans les Territoires du Nord-Ouest : Aklavik, Fort McPherson, Inuvik et Tsiigehtshik. Les témoignages ont été recueillis sous la forme d'entretiens enregistrés au format audio et dans la langue choisie par les aînés. Certains, en effet, ont préféré s'exprimer en anglais et d'autres, dans l'un des deux dialectes gwich'in : le Gwichya Gwich'in et le Teetł'it Gwich'in — ce qui représente dans ce second cas une contribution inestimable à la préservation de la langue (p. XXII, 642). Les histoires et récits de vie échelonnés sur les vingt-cinq chapitres que compte l'ouvrage, classés par ordre chronologique (de la personne la plus âgée à la personne la plus jeune) se

composent de plusieurs entretiens conduits à différents endroits (dans les camps de pêche et de chasse, au domicile des aînés, etc.), organisés en un tout logique et cohérent. Les récits des aînés sont entrecoupés de paragraphes rédigés par McCartney qui permettent de restituer l'ambiance des entretiens et de contextualiser la parole recueillie. Les nombreuses notes en marge dont les informations proviennent du Gwich'in Place Name Atlas viennent éclairer la toponymie employée par les aînés et contribuent à ancrer leurs histoires dans des lieux spécifiques du territoire gwich'in.

Les récits présentés couvrent 100 ans de l'histoire gwich'in. Au-delà des anecdotes qui tantôt amusent et tantôt attristent, ces récits mettent en lumière des vérités culturelles particulières au monde gwich'in. Au fil des récits et des chapitres, le lecteur en apprend, par exemple, sur les jours lointains (Ts'iidejji) lorsque les humains et les animaux étaient égaux et pouvaient prendre n'importe quelle forme, sur Atachuukajji, lequel n'est d'ailleurs pas sans rappeler Tsááya, le « héros culturel » dane-zaa (Ridington 2013), sur la préparation du poisson séché (*dryfish*), sur la signature du Traité 11, sur l'expérience des pensionnats des jeunes gwich'in, ou encore sur les régulations de la trappe imposées par le gouvernement canadien.

Pour la composition de l'ouvrage, McCartney a puisé son inspiration notamment dans les travaux de Barbara Myerhoof (1979) et Julie Cruikshank (1990) ; elle a eu recours à une technique singulière d'écriture, dite « impressionniste » dont elle précise les tenants et les aboutissants dans l'introduction et l'annexe. L'exercice de transcription d'un récit oral vers la forme écrite, auquel s'ajoute, pour certains récits, la traduction du gwich'in vers l'anglais, principalement assurée par Marie Therese Remy-Sawyer (une aînée Gwichya Gwich'in), est un exercice audacieux dont les écueils ont déjà été discutés notamment par Dominique Legros (2003). Or, on ne peut que constater qu'un tel exercice a été remarquablement exécuté dans le cas de l'ouvrage de McCartney. Cette magnifique contribution, presque encyclopédique, qui saura très certainement capter l'intérêt de nombreux anthropologues ainsi que des chercheurs d'autres domaines des sciences sociales, constitue dans le même temps un superbe et poignant hommage à la mémoire des aînés gwich'in — dont seulement deux parmi ceux qui ont participé sont encore en vie au moment de la parution de l'ouvrage —, à l'attachement qu'ils portent à leur territoire, aux drames et aux joies qu'ils ont vécus.

Références

- CRUIKSHANK, J., 1990, *Life Lived Like a Story: Life Stories of Three Yukon Native Elders*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- LEGROS, D., 2003, *L'histoire du corbeau et de Monsieur McGinty : Un Indien athapascan tutchone du Yukon raconte la création du monde*. Paris, Gallimard.
- MYERHOFF, B., 1979, *Number our Days*. New York, Dutton.
- RIDINGTON, R., 2013, *Where Happiness Dwells : A History of the Dane-zaa First Nation*. Vancouver, University of British Columbia Press.

Paul Bénézet
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada